

Texte d'ouverture, par Cléo Schweyer (@CleoSchweyer)

### **Les parents, un collectif politique à inventer**

- *Mais comment elles font, les autres ?*

Quelle mère ne s'est pas déjà posé la question face aux piles dressées, pile de linge, pile de papperasse, pile de dossiers, de projets en attente, choses à faire, articles à écrire, rapports d'activité, otite du petit dernier, *to-do lists* érigées qui finissent par cerner les journées comme une haie de lances ? *Comment elles font, les autres ?* Pour avoir toujours des enfants bien propres, leur faire manger des légumes de saison, ne pas allumer Pat'Patrouille trop souvent, réaliser ces gâteaux incroyables en forme de camion de pompier, pour rester motivées, pour avoir une carrière ?

Avant d'aller plus loin, permettez-moi un mot d'excuse. Pendant cette courte intervention, je vais parler de « mères » plus souvent que de parents. Dans mon expérience, être parent, c'est être mère. Une expérience qui ne vient pas de nulle part : en 2021, en France, aux yeux de nombreuses institutions, être parent c'est *d'abord* être mère. Je peux compter sur les doigts d'une seule main les fois où l'école et la crèche ont appelé le père de mes enfants fiévreux (l'aînée a 8 ans, le second 3) pour qu'il vienne les chercher. Et je n'ai même pas besoin de mes mains pour compter les fois où c'est au père que l'on a demandé « *Et tu vas t'organiser comment, pour le boulot ?* »

Ensuite, je vais parler (un peu) de moi. Parler de parentalité, choisie, subie ou refusée, c'est toujours un peu parler de soi. Mais le fait est que par ailleurs je crois au potentiel politique et heuristique des récits, à leur utilité et leur efficacité pour construire du commun, de la connaissance et pourquoi pas de la lutte.

Il me semble que c'est particulièrement indispensable aujourd'hui en ce qui concerne la parentalité, et au-delà, toutes les questions politiques qui relèvent de l'intime. Trop de manuels et de fiches pratiques, pas assez de récits. Comme le remarque la philosophe Fabienne Brugère dans *On ne naît pas femme, on le devient*, l'heure des héroïnes modestes est peut-être bien venue.

Au-delà des femmes puissantes érigées en modèle, des mères courage, de celles « qui s'en sortent » haut la main, qu'advient-il de nous, les « incertaines » comme nous appelle la romancière Lola Lafon ? Celles qui s'en sortent tout juste, ou pas du tout, ou sans gloire ? N'est-il pas temps de penser et construire les luttes depuis la vie ordinaire, la vie des listes de tâches et de la « perpétuation du

présent » comme disait Simone de Beauvoir, la vie des petites choses dans laquelle toute mère à son tour se sent prise ?

Ma conviction, et c'est ainsi que je souhaitais ouvrir avec vous cette belle journée de savoirs et de réflexion, est que la vie *dite ordinaire* est le terreau pertinent pour enraciner aujourd'hui une pensée et une action créatrices de progrès pour les parents, et pour les autres.

Pour cela il nous reste à construire le « nous » des mères et le « nous » élargi des parents. Que partageons-nous, quel est notre commun ? Comment dépasser l'éternel « en avoir ou pas » qui semble dresser une barrière infranchissable entre celles et ceux qui sont devenus parents, et celles et ceux qui ne le sont pas ? Qu'est-ce que penser la maternité et la parentalité peut apporter à toutes et tous, au-delà des choix individuels et des situations singulières ?

- *Comment vous faites, vous ?*

Je reviens à cette question, déjà parce que ça m'intéresse, ensuite parce que la maternité, la parentalité s'imposent d'abord à l'expérience, me semble-t-il, comme des choses à *faire* ou à *ne pas faire*.

Être mère, comme être femme, c'est un concept. J'avoue que le concept de maternité comme prison du patriarcat me met mal à l'aise (au point que je me demande souvent si je ne serais pas victime du syndrome de Stockholm). Celui de maternité intensive, co-dodo, allaitement jusqu'à 18 mois ou plus, éducation positive, ne me ressemble pas (ou alors juste cette névrose des gâteaux d'anniversaire). La maternité « indigne » (revendiquer de fumer enceinte, se moquer de ses enfants, faire des selfies avec un verre de vin à 18h02 le mercredi) me fait rire mais pas davantage.

Il me semble que les choses intéressantes ne sont pour la plupart pas prises en compte par ces concepts. Leur point commun est en tout cas de cristalliser le fait d'être mère, être parent, dans un ensemble de normes : normes procréatives, normes éducatives, normes conjugales, pratiques conseillées ou prohibées, schémas adoptés ou contestés, imaginaires idéalisés ou tournés en dérision. Solutions à trouver.

Le programme d'aujourd'hui s'inscrit dans ce *faire* de la parentalité, ô combien nécessaire. Le volet logistique, pourrait-on dire. Entendons-nous bien : c'est indispensable. Encore aujourd'hui en 2021, organiser les conditions matérielles de l'accès équitable aux études et à la vie professionnelle des parents est une nécessité. Cela passe par un ensemble d'actions concrètes, comme l'instauration d'un vrai congé de naissance pour les deux parents, comme vous aurez l'occasion d'en discuter avec Violaine Dutrop, et par des aménagements de la vie professionnelle qui n'entraînent pas de pénalités dans la poursuite de carrière.

Mais il me semble que le programme d'aujourd'hui s'inscrit aussi dans un autre aspect de la maternité et de la parentalité, moins discuté, qui est au cœur pourtant de la vie professionnelle des universités : la pensée. Qu'est-ce que c'est, penser comme une mère, penser comme un parent ? Quelle influence a eu, et a encore, votre condition de parent sur votre manière de penser le monde, penser votre activité professionnelle, penser les concepts dont vous vous servez dans votre travail ? La pensée des parents ne concerne-t-elle que les enfants ?

- Comme je n'ai pas trop le temps de faire durer le suspense, je vais vous dire d'emblée ce que j'en pense. Déjà, affirmer que les mères pensent, c'est en soi un petit scandale. Je connais une jeune femme qui a eu son premier enfant à 19 ans, en 2<sup>e</sup> année de licence. Ses parents, professeurs et médecins lui ont à peu près dit « *Bon, bah maintenant que tes études sont foutues, tu vas te chercher un boulot, non ?* »

Le « nous » des parents et plus encore des mères, ce serait donc le « nous » des dominés, des gens qui ne pensent pas mais sont pensés ? Pensés par leurs hormones, par le manque de sommeil, par les normes sociales, que sais-je. C'est là que le besoin de récits, récits du quotidien mais aussi archéologie de la pensée, se fait sentir. Comme le soulignait l'intellectuel américain James C. Scott, les « dominés » entretiennent des rapports beaucoup plus complexes et en particulier une résistance beaucoup plus grande à la domination, que ce qui est généralement dit. Les mères n'expulsent par leur cerveau en même temps que leur placenta, les parents ne renoncent pas à changer le monde quand ils commencent à changer des couches. Au contraire, même. Mes propres expériences de grossesses, d'accouchement et de co-parentalité ont renouvelé ma conscience politique, et nourri ma réflexion féministe. Et grâce aux récits que j'ai commencé à collecter, je sais que je suis loin d'être la seule dans ce cas.

Prétendre faire des études tout en accueillant son ou ses enfant(s), reprendre ses études pour étudier les mécanismes de domination genrée sur son propre lieu de travail comme l'a fait Laurence Le Diouris qui s'exprimera aujourd'hui, s'inscrire à un webinaire pour réfléchir à l'articulation entre sa vie de parent et sa vie professionnelle, prétendre même à ce qu'une articulation soit possible... sont des actes de résistances.

Mais aussi accepter la nuance, l'ambiguïté, l'imperfection, accepter de ne pas tout maîtriser, accueillir l'imprévu, dans un monde de performance, de planification et d'évaluation... sont aussi des actes de résistance. Et ces actes sont au cœur de la vie parentale.

Faire avec. Faire quand même. Vivre les choses avec son corps. Se tenir dans la tension entre prendre en charge et laisser libre, au risque de la blessure ou de la rupture. Négocier. Inventer. Recommencer. Si ça ce n'est pas politique, je ne sais pas ce que c'est.

- Avant de vous laisser profiter pleinement du beau programme de cette journée, permettez-moi de partager avec vous une petite réflexion.

Pour moi, être parent, c'est donc une condition politique. Si la crise sanitaire a porté à leur paroxysme les difficultés liées à la condition parentale, en particulier maternelle, il me semble également qu'un tabou a été levé. Oui, la condition parentale est aujourd'hui un impensé, et cet impensé est politique en ce qu'il ne peut se perpétuer que dans un certain contexte économique, social et culturel. Au-delà de la diversité et la singularité de nos modèles familiaux et nos choix individuels, cette condition politique se caractérise à mon sens par une essentialisation et invisibilisation des problématiques liées à la parentalité, mais qui pourtant concernent tout le monde. Il faut s'atteler à les déplier, et c'est ce que vous allez faire aujourd'hui.

Mais la parentalité est aussi une position éthique, et peut-être que cela aussi, cela pourra être abordé aujourd'hui. Un certain rapport au temps, un certain rapport à l'autre et au vivant. Parler de parentalité et non plus de maternité, c'est ainsi à mon sens passer du *care* (prendre soin des faibles comme seules les femmes sauraient le faire) à l'empouvoirement (vouloir que l'autre développe un agir à partir de sa vulnérabilité, et à son rythme, plutôt que vouloir le faire « aller mieux »). C'est penser la société en termes d'interdépendances plutôt que de conflictualité de statuts, et, là encore, c'est éminemment politique.

En cette Journée internationale des droits des femmes 2021, les différents chantiers de la parentalité apparaissent plus que jamais essentiels. Ce sont les chantiers de l'accès de toutes et tous aux droits, à la santé, à l'éducation et à l'auto-détermination. Il nous reste à inventer le « nous » des parents.

Je vous remercie de votre attention.